

PA

522

revu

[Tiré à part de l'Editeur
faire le Dimanche, supplément
littéraire de la Gazette de Paris,
juillet - an II 1793.]

EXCURSIONS EN VALAIS

De Sierre à Loèche.

LOÈCHE-LES-BAINS

Station alpestre.

LE PASSAGE DE LA GEMMI

LE TORRENTHORN

ou le Rhigi du Valais.

Prix : 30 cent.



SION & LOÈCHE

LIBRAIRIE GALERINI

PA

522

[1874]

Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010336467



1212

PAYSAGES VALAISANS

I



De Sierre à Loèche.

Loèche-les-Bains est certainement une des plus belles stations alpestres de la Suisse. Situé au pied du Torrenthorn — sommet dont les splendeurs panoramiques lui ont valu le surnom de Righi valaisan — au pied du pittoresque passage de la Gemmi, dont les rochers s'étagent comme les bastions d'une citadelle de Titans, — centre d'excursions, de promenades sans nombre dans les blés et sur les cimes, séjour agréable et animé, paysage riche de contrastes, de sites ensoleillés, de forêts pleines de fraîcheur et d'arômes, Loèche-les-Bains, quoique pris d'assaut en ce moment par les baigneurs des deux mondes, est non-seulement un établissement thermal de premier ordre, mais il offre



R 363857460

PA

aux touristes le confort et tous les agréments de la plus douce des villégiatures, et se prépare, par des développements successifs, à devenir une véritable cité alpine.

C'est en touristes que nous venons de parcourir ce pays favorisé, et c'est à nos confrères en courses folles, en chevauchées à tous crins, en flâneries paisibles, que nous adressons ces quelques lignes, la tête pleine de souvenirs charmants. Nous ouvrons devant eux une Sésame luxuriante de richesses et que la baguette de quelque bonne fée a jadis touchée. Ah! le plein ciel, les larges horizons des cimes, la grande campagne, les bouffées chaudes dans les champs fleuris, l'ombre fraîche, les mousses humides, les foins coupés, l'odeur balsamique des mélèzes, les glaciers bleus, les pitons blancs, les bonds par-dessus les ruisseaux, le sommeil dans les hautes herbes au milieu des bruissements d'insectes et des gazouillis d'oiseaux et de sources! En faut-il davantage pour porter au paroxysme l'enthousiasme le plus revêche? et ne direz-vous pas avec le poète :

A moi, la montagne et la plaine;
 Au diable la place Maubert,
 Et les rimes de Paul Verlaine,
 Et la prose de Wolff Albert!

Un train ! Fuyons la capitale,
 Puis, sur l'Occident empourpré,
 Vers l'heure où l'or fauve s'étale,
 Les souliers dans l'herbe, j'irai.

A Sierre, nous quittons cet insipide chemin de fer. Plus de rails, plus de fils télégraphiques

couplant le paysage, plus de locomotive jetant dans la vallée, sous les ponts, dans les tunnels de longs cris d'effroi. C'est le grand air; un souffle frais nous ranime et donne aux jarrets une vigueur nouvelle. Nous abandonnons aux Anglais, aux dames, aux misses éplorées, la grande route, les chaises de poste, les berlines, les breaks, les omnibus qui font en cinq ou six heures le service de Loèche, et dont les petits chevaux italiens, à housses cramoisies, piaffent d'impatience et soulèvent des nuages de poussière. L'hôtel Baur nous offre le coup de l'étrier dans des verres qui nous rappellent la botte de Bassompierre et nous nous mettons en marche (*).

Il est, sur la rive droite du Rhône, un chemin raboteux, malaisé, qui contourne la colline comme une bandoulière l'abdomen arrondi d'un sacristain. La Fontaine, en un mot, aurait placé là, s'il eût connu l'endroit, l'aventure du coche, du charretier embourbé, de la mouchette et de ce bon curé qui prenait bien son temps. Mais ce chemin, avec ses ornières profondes, ses rampes, ses ombrages, ses zigzags au milieu des céps, ses traversées de villages où les mai-

(*) L'hôtel et pension Baur, dont M. Zahn, de Zurich, vient de prendre la direction, est situé à la sortie de Sierre, à l'entrée de l'intéressante vallée d'Anniviers et sur la route de Loèche. Cette situation favorisée et le confort qu'on y trouve en font un des meilleurs établissements du Valais.

sons tortues et entassées s'écartent à peine pour permettre de passer, n'est-ce pas la poésie des yeux, et, en la parcourant, ne vous revient-il pas au cœur un doux souvenir de jeunesse et comme une grosse gaieté d'école buissonnière ?

Voilà Salquenen et son vignoble, dont les vins rouges, avec ceux de Varonne, sont fort estimés et portent le nom de « Vins d'Enfer. » Près du premier de ces villages, coule la Raspille, célèbre dans les annales valaisannes, maigre filet d'eau que les pluies changent quelquefois en torrent dévastateur. — Plus loin, Varonne et sa blanche église, construite sur un rocher, nous rappellent un des sanglants épisodes de l'invasion. Les Français y avaient établi un poste considérable qui, surpris de nuit, fut massacré par une poignée de braves Haut-Valaisans. La evanche fut éclatante dans les retranchements de Finges et le bois qui couvre les monticules de la rive gauche. Le village de Varonne fut livré aux flammes, qui consumèrent également la vaste forêt qui le dominait alors.

De Varonne, la vue est d'une étendue remarquable. A l'est, à demi-caché par un bouquet d'arbres, Tourtemagne, dont la chute d'eau rivalise avec la Pisseyache. — Non loin du pont jeté sur le Rhône, la « Prairie des soupirs », autre champ de bataille, où, au XIV^e siècle, la noblesse de l'Oberland et du Valais fut taillée en pièces par les patriotes. — Au pied de l'Illhorn, par-delà les méandres du fleuve, les voitures et les omnibus suivent, jusqu'à l'hôtel de

la Souste, la route poussiéreuse du Simplon. Ils escaladent le coteau de Loèche-le-Bourg, dont nous entrevoyons, dans un fouillis de verdure, les toits et les tours crénelées. Un site très pittoresque nous en sépare, le débouché de la vallée des Bains. La Dala roule ses ondes bruyantes dans un gigantesque entonnoir de rochers dont les parois se touchent presque sur un point et sont reliées par un petit pont où nous arrivons par une pente rapide.

Mais c'est plus haut que nous pénétrons dans la vallée en cotoyant la montagne. Un passage est taillé dans le roc. Nous cheminons sous des galeries que couronnent de hauts sapins séculaires. A notre droite, le précipice a des profondeurs effrayantes. La voix du torrent gronde sans que nous parvenions à l'apercevoir à travers le réseau des branches. Une douce fraîcheur nous pénètre; les branches des mélèzes gesticulent dans le vent et laissent tomber sur nous, comme une nuée odorante, le parfum des résines.

Nous montions vers les solitudes
Quand, non loin de la plaine encor,
S'offre à nous un chêne aux flancs rudes
D'où le miel suinte en perles d'or.

Ces vers de Laprade nous reviennent à la mémoire. L'un de nous¹ cite aussi cette pensée recueillie dans un album d'hôtel où l'avait écrite Théophile Gautier traversant, il y a quelques années, la Suisse : « Les plaines sont la prose de la terre, les montagnes en sont la poésie... »

C'était en effet la poésie en personne qui nous accueillait à notre entrée dans cet admirable val-
lon des Bains de Loèche.

Qu'ils sont lourds dans la plaine les soleils de juillet et d'août, que d'accablements, de poussières et de moustiques ! Il faut l'air vif des hauteurs, et l'ombre des forêts alpines pour sortir l'âme de sa torpeur. Et c'est alors un véritable enchantement. Dans l'imagination se réveille tout un monde inconnu de féeries et de merveilles. Les contes de Perrault n'exercent pas un plus grand prestige sur les jeunes cervelles et l'on se surprénd à croire naïvement aux histoires de géants, de gnomes et de fées qui défraient les haltes et les relais du chemin.

Nous saluons à notre droite un beau village assis dans les pâturages. C'est Albinen dont l'église, émergeant des maisons de bois brunies par le temps, nous apparaît comme un coq blanc entouré d'un sérail de poules rousses. Albinen observe encore les anciens usages et notamment un règlement de police assez original. Les amendes se paient en nature et par un nombre déterminé de bouteilles de « bon vin rouge ! »

La grande route, après avoir traversé la Dala sur un beau pont de pierre, rejoint notre rive sur le versant du Roumling qu'elle coupe de longs zigzags. Voici enfin sur un promontoire de verdure, à 1200 mètres au-dessus de la mer, Inden, la dernière station avant d'atteindre les Bains.

Il n'y a rien, dans les impressions du touris-

te, de si délicieux que la joie de l'arrivée si vive après les obstacles franchis, les difficultés surmontées, les fatigues vaincues, les feux du soleil affrontés pendant de longues heures. Au sortir d'Inden, cette impression est particulièrement agréable. La route, plane et bien entretenue, traverse comme un ruban d'argent des prairies étincelantes de fleurs. De chaque côté, des haies sauvages, des blés où voltige toute une bohème de papillons, ici et là des chalets embraminés, des sapinières pleines de chants d'oiseaux ; au-dessus de l'encaissement du torrent dans les rochers s'étend la forêt silencieuse et sombre, et plus haut enfin la croupe du Törrenthorn, large et dénudée, cachant dans ses replis de petits tapis de neige.

Tout-à-coup le dernier rideau se lève, l'horizon s'élargit. Comme par l'effet d'un mirage, le désert s'anime, une ville apparaît. De grands bâtiments étaient leurs larges façades blanches au fond de la vallée. Ce sont les sept ou huit hôtels de Loèche-les-Bains. A gauche, dans l'enfoncement, l'église et les premières maisons du village. Par-dessus tout cela, des champs, des prés, de petits bois grêles semés çà et là, et sur la colline, comme une calotte, la forêt sombre et vaste. Au dernier plan, une muraille de rochers de 600 mètres d'élévation, la Gemmi, avec de grands airs de forteresse qui semblent vous dire : « Vous ne passerez pas ! » comme si nous étions en Chine. La muraille a cependant de grosses fissures qui la coupent de haut

en bas. C'est le défaut de la cuirasse. Dans une de ces espèces de cheminée l'homme a pu pénétrer. Il a péniblement taillé un passage dans le roc, creusé des galeries, tracé de hardis zig-zags, multiplié des lacets à l'infini. Le chemin va et revient sans cesse sur lui-même.... Mais n'anticipons pas, nous le parcourrons à son heure.

Tout ce qu'il y a de tranquillité sereine, de molle quiétude, de douce invitation au repos dans cet oasis de verdure égarée au milieu des hautes Alpes ne se peut dire. La Belle-au-Bois-dormant, dans la prose de Perrault et les poétiques dessins de Gustave Doré, est comme un souvenir de Loèche. Partout, dans les touffes d'herbe, sous les parasols blancs des ombellifères, des couples d'œillets rouges et de gentianes bleues, la rosée aux pointes du gazon jetant de petites lueurs, et dans la forêt les prunelles, les ambresailles, les myrtilles et cet enivrant parfum des fraises de montagne qui embaument les sentiers. Point de poussière, ni de sueur, ni de cris. A peine de loin en loin, les joyeux iodels des guides, répétés par les échos de la Gemmi, ou le vol effaré de la corneille des Alpes.

II

Le passage de la Gemmi.

On raconte sur ce passage des légendes lamentables. Il en est de même de tous les passages des Alpes. De petites croix grossièrement dessinées au marteau, avec un millésime, sur des blocs de pierres, servent souvent aux montagnards de signes commémoratifs des accidents survenus au milieu des tourmentes ou causés par les avalanches.

C'est peut-être là l'origine de ces récits qui font le charme des longues veillées de l'hiver et où le mystérieux et le fantastique finissent par usurper la dernière place laissée à la réalité. Que d'historiens n'ont pas de même sacrifié la vérité historique à l'effet ou à la phrase, aux muses de la poésie ou à cette folle du logis que l'on nomme l'imagination ? Bridel lui-même, notre sage et spirituel conteur, semait quelquefois ses récits de gracieux mensonges qui les illuminaient d'une douce clarté. Il y a loin, il est vrai, de ces poétiques interpolations aux

aventures bouffonnes et grotesques auxquelles a eu recours Alexandre Dumas pour défigurer la Suisse.

Un écrivain allemand, traversant la Gemmi, sentit germer dans son cerveau je ne sais quelle étrange histoire où le meurtre jetait ses plus lugubres noirceurs. Ce lieu solitaire et sauvage devint ainsi le théâtre d'un drame horrible. Quoi de plus éloigné cependant des hideurs humaines et des délires du romantisme que cette belle nature alpestre dans toute sa sérénité, avec tous ses éblouissements, ses pans de glaciers entrevus dans les roches et ses cimes neigeuses se détachant sur le cobalt du ciel ?

C'est par Thoune, la vallée de la Kander et la Gemmi que, de la Suisse allemande, les voyageurs arrivent à Loèche. Ce passage (2862 m.) est l'un des plus originaux et des plus hardis de la Suisse. De Kandersteg, le dernier village du versant bernois, il y a six lieues jusqu'aux Bains.

Après avoir quitté l'auberge de Schwärzenbach, on passe à côté d'un petit lac sans issue, long d'une demi-lieue, entouré de rochers et d'éboulis, le Daubensée, dont les eaux grises descendent du glacier de Lämmeren. Nous voici loin des grelots et des fracas de la grande route. L'air s'allège et s'épure. La chaleur n'est plus énervante. La tranquillité est radieuse. Le choquard au bec jaune est le seul hôte de cette solitude.

Du col de la Gemmi se déroule un majes-

tueux spectacle. C'est le riche diadème des Alpes pennines avec ses plus beaux fleurons, le Balfarin, le groupe gigantesque des Mischabel (4554 m), le Weisshorn (4512 m), le Brunegg-horn, le Cervin (4482 m.), dont la catastrophe est encore dans toutes les mémoires, la Pointe de Zinal (4213 m), la Dent-Blanche (4364 m.). Au-dessous de soi, à une profondeur immense, on découvre au milieu des mélèzes, le joli village des Bains.

Avant que le chemin actuel fut construit, on se faisait descendre à l'aide de cordes; un pont suspendu par des chaînes était jeté dans une des fissures. Les vieux chroniqueurs ne parlent qu'avec effroi de l'ascension de la Gemmi. Collinus (Ambuel) suppose que c'est du mot latin *gemitus* (gémissements) que dérive le nom donné au passage, à cause de l'émotion profonde où la vue de l'abîme ouvert sous ses pas jetait le voyageur et des cris d'épouvante que lui arrachaient les difficultés du chemin. Munster déclare également n'avoir escaladé la Gemmi qu'avec tremblement et couardise... *Non citra tremorem ossium et cordis.*

Aujourd'hui il n'y a pas de danger, surtout pour les piétons. Le seul accident dont nous ayons connaissance remonte à près de douze ans. Une jeune femme, la comtesse d'Arlincourt, avait chargé son guide de surveiller la monture de son mari et pensa diriger elle-même son cheval. Cette imprudence lui coûta la vie.

Un monument a été placé au sommet du passage en souvenir de ce triste événement.

Plus bas, le Frauenkrachen. D'après une ancienne légende, un mariage mal assorti aurait trouvé en ce lieu un de ces dénouements que M. Dumas fils conseille.

Vers le milieu du passage, l'on traverse la grande galerie formée par une voûte naturelle du rocher. On y remarque un écho extraordinaire. Mais rien ne réjouit comme les jolis imprévus, les variations du paysage, les aperçus nouveaux dans la vallée qui vous attendent à chacun des contours sinueux de la route. Ce sont des prairies boisées, le torrent à l'ombre des aunes qui croissent sur ses rives, une cabane dans un vert pâturage, l'éclat de la neige sur la hauteur, un coin de marécage, le Torrenthorn inondé de soleil et très fier de porter sa tête à 3000 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est encore Loèche qui se révèle subitement au bout d'un couloir rapide, que vous croyez atteindre de la pointe de votre Alpenstok et dont une longue marche vous sépare.

On compte 10,000 pieds de route des Bains au sommet du col. D'après une tradition, la Gemmi, autrefois plus élevée, aurait diminué par l'affaissement d'un de ses pics. C'est dans la seconde moitié du dernier siècle que deux familles de Loèche firent ouvrir à leurs frais le passage actuel. Des ouvriers tyroliens y travaillèrent pendant quatre ans. Quatre ans de labours, de patients coups de pique et de levier,

de roches pesantes soulevées ou assujetties, voilà ce qu'il y a dans ce gigantesque lacet qui court du haut en bas de la montagne et dessine sur ses flancs comme un Mané-Thécel-Pharès, écriture mystérieuse que l'on dirait tracée par le doigt puissant de quelque Micromégas.

La flânerie a de douces et intéressantes heures à passer dans ce sentier très fréquenté par les voyageurs et promenade classique des touristes qui ont élu à Loèche leur domicile d'été. Rien ne donne soif, sans doute, comme l'aspect de ces crêtes déchirées, de ces parois toutes de pierre, de ces rampes graveleuses où la végétation ne peut s'étendre.

Mais n'importe ! L'auberge de Schwarenbach n'a pas été emportée par l'avalanche et les hôtels des Bains sont à vos pieds avec leur grand bruit de fritures exaspérées et le panache noir de leurs cheminées. Il est juste d'ailleurs que soit payé par quelque privation momentanée le facile et paresseux loisir d'observer sans but et de penser sans hâte, exercice par lequel, selon Toepffer, le flâneur ne manque guère de devenir philosophe aux deux tiers et poète pour le reste.



III

Loëche-les-Bains (*) ,

station alpestre.

Avant Molière, on le sait, les médecins se piquaient d'une science qu'ils ne possédaient pas. Aussi les Purgon et les Diafoirus du moyen-âge s'accordaient généralement à dire que les eaux de Loèche contenaient une grande quantité d'or. A les entendre, un nouveau Pactole aux ondes

(*) Les eaux thermales de Loèche ont été l'objet d'une longue série de recherches et d'études scientifiques. Nous nous bornerons à citer le travail le plus récent et le plus complet publié sur cette matière. Cet ouvrage est intitulé : *Loëche-les-Bains, ses eaux thermales et ses environs*, par ADOLPHE BRUNNER, médecin aux Bains de Loèche, membre de plusieurs sociétés de médecine, etc. Troisième édition, 1872. On peut se procurer cet intéressant travail chez l'auteur.

bouillantes jaillissait du sol. Cette opinion n'a pas prévalu. C'est elle cependant que nous voulons défendre, mais à un autre point de vue. Il est temps de montrer Loèche sous un aspect trop ignoré jusqu'ici et de lui rendre hommage comme à l'une de nos plus agrestes stations alpestres.

Dans ces verts quartiers que domine le Tornenthorn, dans ce pays des montagnes doux-fleurantes, dans ce vallon baigné de lueurs et de fraîches ombres, dans cet air qui s'embaume du parfum des genévriers et des mélèzes, tout est Pactole et paillettes d'or ; tout rutile, éblouit. La santé éclate sous le derme ; l'esprit a peine à suivre les voltiges de la curiosité, et les spirales des causeries enjouées ; et jusqu'aux tables d'hôtes l'œil admire les feux du Cortaillod étincelant dans les verres ; et jusque dans la forêt, les feuillages ont des voûtes semées d'étoiles, les chants d'oiseaux des trilles sonores et brillantes, les ruisseaux et les sources des lames d'or !

Disputons Loèche aux baigneurs, et partageons avec eux les trésors qu'il renferme. Les deux parts sont également léonines. A eux le renouvellement des tissus tégumentaires, les péripéties de l'exanthème thermal, les mystères douloureux de la *poussée* (*), les faims voraces,

(*) Nom que l'on donne à l'exanthème ou éruption cutanée produite par l'action spéciale des eaux de Loèche et dont la disparition complète est le signe de l'achèvement de la cure.

les appétits de la vingtième année, les rondes menées dans le grand bain ; à eux, les batailles dans les piscines, les jets des seringues reçus en plein visage, les éclaboussures, les voies d'eau, les naufrages et toute cette joyeuse vie d'alligators et de caïmans !

Mais à nous touristes et flâneurs, las des grasses matinées des villes, à nous la campagne, les régals de vent doux et de pâle soleil, les chemins dans les genêts et dans les mousses, à nous les cueillettes de fraises, les déjeuners près de la source, dans les gazons clairsemés de fleurs charmantes, à nous les plaisirs que procure l'avantage d'avoir de bonnes jambes et de n'être pas rhumatiques, à nous les courses au clocher, au glacier, au chalet.

Comme l'hippopotame, le baigneur est amphibie. Lorsqu'il croit suffisamment rapistoqué

Ce phénomène ne se rencontre nulle part ailleurs. Le nombre des guérisons constatées chaque année à Loèche est très considérable.

Voici l'énumération des diverses maladies dans lesquelles ces eaux sont employées avec succès : chlorose, anémie ; scrofules ou écrouelles ; goutte, arthrite, rhumatisme ; cachexie mercurielle ; syphilis larvée ; bronchite chronique ; gastralgie et catarrhe de l'estomac ; hémmorhoïdes, engorgements, tumeurs et indurations de l'abdomen ; anomalies menstruelles ; hypochondrie, hystérie et névralgies ; paralysies ; contractures musculaires et roideur des articulations. Les maladies de la peau.

son enveloppe tégumentaire, et que la « haute baignée » (on dit à Loèche haute baignée comme un marin dirait haute mer) ne le retient plus la moitié du jour, dans son purgatoire de 34° C., il a de soudaines aspirations vers l'idéal, de brusques désirs de terre ferme, de liberté et de verdure. Dame ! six ou huit heures passées chaque jour dans un bassin, huit heures d'Atlantique et de vagues, d'assoupissements, de contemplation béate, de petits bateaux de papier lancés sur l'eau, de bâillements coupés de rires, de gros éclats de gaieté marine accueillant comme une douche les visiteurs de la galerie, cela compte même dans la vie d'un désœuvré ! Le voilà donc qui sort de l'onde et apparaît aux humains dans l'épanouissement du bien-être, allégé, le cœur ouvert et l'esprit dispos. Il a hâte de voir un pré, un arbre, autre chose enfin que la tête d'un voisin émergeant de l'eau; vite il mesure, il arpente, il parcourt... la promenade. Ouvrons ici une parenthèse.

A Loèche, par mégarde — car, fort heureusement, rien n'y est tiré au cordeau, — deux files d'arbres se sont alignées le long d'une large et belle avenue. C'est le Prater, le Prado, les Champs-Elysées, le Corso (un habitant de Sion dirait la Planta) de Loèche. C'est là que l'on se rencontre, que les rendez-vous se donnent, que les parties s'organisent, que les baigneurs conspirent. Au crépuscule, il y a foule, presque cohue. Tout au bout, la petite esplanade, avec son rideau de mélèzes, regorge de monde. Souvent

les conversations commencées sur ces bancs, continuées sous les aliziers, se poursuivent plus tard dans toute l'intimité des liaisons heureuses. La vue plane sur la vallée, la grand'route, les voitures qui arrivent, les voyageurs qui partent ...toujours avec regret. A vos pieds, comme un souvenir d'Ovide, s'étend le bois de Cythère traversé par un délicieux sentier, tout bordé de roches mousseuses, de fougères, de ruisseaux grondeurs, d'ormeaux et de vingt autres broussailles.

Les promenades rayonnent en tous sens aux alentours de Loèche. Promenade au pied de la Gemmi, promenade mignonne à la chute de la Dala, promenade aux échelles d'Albinen, ascension aérienne de ce pittoresque passage, excursion alpestre en miniature au Pas-du-loup, à l'Alpe de Feuillerette, parties de forêt, parties de montagne, parties de plaine, promenades partout! La Dala est si belle courueuse dans les rochers qui l'encaissent qu'il n'y a rien de merveilleux comme d'en remonter les rives. Son lit couvert d'épaves, hérissé d'obstacles, donne à son chant une puissance sauvage. C'est le chemin du glacier où deux lieues plus haut, elle prend sa source; c'est le chemin de la cascade où sa robe verte s'entr'ouvre et laisse jaillir une rivière de perles. Il faut la voir surtout dans les premières heures de l'après-midi. Le soleil lui jette alors une riche parure irisée. Il dorait aussi les flots de l'Adriatique lorsque Venise célébrait les grandes épousailles de ses doges.

Ce n'est pas à une fête que court le torrent. La Dala ne porte pas au sein le bouquet des fiancées. Fille du glacier, froide vestale, elle se joue au milieu des écueils comme la Loreley des légendes allemandes et disparaît dans les précipices.

Le mauvais temps, les ciels grincheux ne gâtent rien au séjour de Loèche. Les salons sont alors un aimable refuge. Le nombre des bougies et des flambeaux est doublé. Nous retrouvons là le baigneur, homme du monde, toujours enjoué, rieur, musard, car rien, au dire des habitués, n'éloigne la mélancolie, ne dissipe l'hyponcondrie, ne provoque les fous-rires, ne porte au désopilement de la rate plus qu'une saison passée aux Bains.

Les visites de hauts personnages n'ont pas manqué à Loèche. Citons au hasard le maréchal Baraguay-d'Hilliers, Mme Thiers, Mlle Dosne, les ministres Fould et Drouin de Lhuys, le comte d'Argou, gouverneur de la Banque de France, le comte d'Arnim, MM. Kern et Hammer, plénipotentiaires de la Suisse, M. le duc Grazioli, Mme Ratazzi, la princesse Bonaparte, etc.

L'animation n'en est qu'augmentée. Tandis que les magistrats et les demi vieillards commencent un whist ou un archaïque boston, les jeunes gens organisent les jeux de société. Les invitations se font d'hôtel à hôtel. Ici c'est un proverbe, là une comédie, ici encore un concert de dilettanti ou les tours d'un jongleur d'oc-

casion. Scribe, Musset, Feuillet, sont mis au pillage. De toutes les maisons s'échappe enfin un gai vacarme de notes, d'éclats de voix et de gammes retentissantes. Les bals de Loèche ont eu des cotillons célèbres !

Les dégustateurs aussi ont là une bonne aubaine. Il y a dans les celliers, enfouies sous les toiles d'araignée, des fioles glorieuses. Les Valaisans, peuple courtois envers l'étranger, aiment à prodiguer les louanges à leurs vins et entonnent quand ils en parlent de grands *Lætificat*. Ils disent vrai. La Malvoisie du Prieuré de Vétroz a été première à l'exposition de Paris et je crois aussi à Londres. Le Cortaillod valaisan est d'une robe nacarat et d'une chair ! Le vin de Sierre, retour du glacier, vaut presque un retour de l'Inde.

Hâtons-nous de le remarquer. (La remarque est particulièrement importante pour qui cherche les distractions agréables pendant les jours pluvieux.) A Loèche, les hôtels les plus recherchés sont ceux qui bordent la grande route et entourent la grande place. Là en effet se concentre la vie du baigneur. C'est la grande artère, le forum, l'agora. Là se donnent les sérenades, débouchent les omnibus et les voitures, s'alignent les boutiques des marchands, du libraire, les pharmacies. Toute la physionomie de Loèche est là. Voici les arcades et les coupoles du Grand Bain, le monument de la source Saint-Laurent où l'eau jaillit à une température de 51° C., avec une abondance telle qu'elle ne

livrerait pas moins de six millions de litres d'eau en 24 heures ; le bain Werra, le bain Vieux, et au-dessus, le clocher étamé de l'église dont la base se perd dans l'enfoncement d'une ruelle (1).

Chaque année de nouvelles constructions viennent embellir cette station thermale. Elle était déjà fréquentée dans une haute antiquité ainsi que le prouvent les sépultures helvèto-romaines, les monnaies et les poteries découvertes en creusant les fondements des hôtels actuels. Les Burgundes y ont également laissé des signes de leur passage. Plusieurs localités du bassin de la Dala portent des noms qui datent de cette époque. La langue romande y fut prédominante jusqu'au XVI^e siècle.

En 517, le roi Sigismond cède cette contrée au monastère d'Agaune (Saint Maurice). Deux siècles plus tard, Loèche relevait des évêques

(1) On compte dans cette partie principale de Loèche cinq hôtels de premier rang. (Nous suivons l'ordre alphabétique) : *l'Hôtel de la Maison-Blanche* et *l'Hôtel du Grand-Bain*, tenus par M. Alexis Brunner. — *L'Hôtel des Frères Brunner*, tenu par M. Christ. Brunner. — *L'Hôtel de l'Union*, tenu par M. Théod. Lorétan. — *L'Hôtel de France*, tenu par M. Jos. Zufferey.

Hôtels de second rang : *La Croix-fédérale*, tenu par M. P. Meichtry. — *Le Guillaume Tell*, tenu par M. A. Tschob.

Les prix de pension avec logement à Loèche sont encore très modiques. Ils varient de 4 fr. à 15 fr. par jour.

de Sion qui s'en virent dépouillés à différentes reprises. C'est à la protection épiscopale que les eaux doivent leur première réputation. L'évêque Jost de Sillinen et ensuite (1500) le cardinal Schinner, propriétaire d'une partie des sources, firent construire de grands édifices, établir des piscines où affluèrent dès lors des malades nombreux.

En 1518, une épouvantable avalanche vint anéantir ces constructions en ensevelissant 60 personnes sous leurs ruines. Le 17 janvier 1719, un second désastre frappa Loèche-les-Bains. Cinquante maisons furent rasées en un instant. La violence du vent, rapporte un témoin oculaire, était si grande que quatre personnes furent transportées avec la rapidité de l'éclair à une forte distance du village, où on ne les retrouva que trois jours après ce terrible événement. Les masses de neige amoncelées atteignaient une hauteur effrayante. On en retira 52 cadavres.

Des accidents analogues mais partiels survinrent encore en 1756 et 1767.

Une barrière de pierre, longue de 250 mètres, a été élevée au levant pour prévenir de nouvelles catastrophes. Elle remonte obliquement les flancs de la colline et présente à l'avalanche un talus de 6 mètres de hauteur. Aucun danger du reste n'est à craindre pendant la saison des eaux. Celle-ci varie selon les années. Elle est ordinairement ouverte du 1^{er} au 15 mai et dure jusqu'à la fin de septembre, mois presque toujours favorisé par un temps splendide.

IV

Le Torrenthorn ou le Righi du Valais.

C'est une jolie chose qu'une cavalcade au Torrenthorn par le Pas-du-Loup, à travers les sapinières et les rochers, la nuit, à la lueur des torches et des falots !

Je crois voir encore dans Loëche ce départ fantastique et bruyant, les derniers rayons de lune dessinant de longues ombres, le ciel étoilé, la côte montée au pas, et au bord du chemin les troncs d'arbres dépouillés alignés comme des fantômes. Je crois les entendre encore, les dia et les hue des muletiers, les rives sonores, les cris d'effroi des amazones, le cliquetis des Alpenstok dans les cailloux et les « bon voyage » joyeusement souhaités des fenêtres des hôtels.

On débouche bientôt dans les paturages. C'est la première étape. En haut, le chant d'un guide salue déjà l'arrivée alors que le gros de la colonne serpente encore sur les flancs du rocher. On traverse un terrain pétri sous les pas des bestiaux. C'est l'alpage. On se compte, on s'appelle, on se hâte. Des horizons nouveaux se relèvent, la Gemmi, le glacier de la Dala, la vallée du Rhône entrevue dans la pénombre.

Il s'agit surtout d'atteindre le sommet avec l'aurore afin de contempler à son heure le plus beau spectacle qui se puisse offrir, un lever de soleil dans les hautes Alpes. Entassez les splendeurs de l'orient sur les merveilles boréales, un Pélion de couleurs étincelantes sur un Ossa d'ombres frangées d'or et de pourpre, votre imagination s'avouera vaincue devant une réalité écrasante. Vous avez rêvé je ne sais quel feu d'artifice, lourd et sans harmonie, des contrastes de ténèbres et de lumière brisée, et vous voici en présence de la tranquille sérénité des cimes. Vous ne saviez pas aux ailes de la poésie une si large envergure. Elle vous saisit, elle vous transporte aux empyrées. *Sursum* délicieux, où l'âme se sent grandir et savoure des voluptés inconnues.

On ne tardera pas, grâce à l'affluence des touristes, de construire un hôtel sur le Torrenthorn. La vue y est d'une étendue beaucoup plus considérable qu'au Righi et tous les géants de la chaîne pennine viennent majestueusement s'a-

ligner dans ce panorama que ne dépare aucune annonce des produits de la maison Suchard.

A l'orient apparaissent les hauteurs neigeuses qui bordent la frontière du Tessin ; plus rapprochés, voici dans la chaîne des Alpes valaisannes, le Bortelhorn, le Monte-Leone et le Fletschhorn ; les Mischabel avec la coupole argentée du Dôme ; le Mont-Rose ; en face le Weisshorn au profil triangulaire ; le Rothhorn ; la pyramide noire et tronquée du Cervin ; la pointe de Zinal ; la Dent-Blanche ; puis les Aiguilles-Rouges et le Grand-Combin. Tout à l'ouest trône le Mont-Blanc, le roi des montagnes de l'Europe, entouré d'une brillante cour de pitons blanchis. Dans la chaîne des Alpes bernoises surgissent au loin les arrêtes rocheuses des Diablerets, puis à proximité, vers le nord, le Læmmerhorn, le Daubenhorn, le Wildstrubel, la Gemmi avec son chemin ciselé dans la pierre ; les couches calcaires des Plattenhörner, le Rinderhorn, l'Altels drapé dans son manteau de neige, le Balmhorn, le Doldenhorn, la Blumlisalp. Plus à l'est, le Moine et la Jungfrau chantée par Musset ; le pic sombre du Finsteraarhorn ; l'Aletschhorn ; le Breithorn, et enfin le Nesthorn, dont la masse escarpée a longtemps défié les tentatives des clubistes les plus hardis. Toutes ces cimes sont reliées entre elles par des dentelures sans nombre et forment un immense amphithéâtre teinté de rose, baigné de lueurs blanches, dont les bases se perdent dans un azur foncé.

La zone intermédiaire est non moins intéressante. A nos pieds se développe le glacier de Maing. Comme une écharpe d'argent, le glacier de la Dala remonte les rampes du Balmhorn. Partout rayonnent les vallées. Voici celle de Lœtschen, celles de Saas et de Zermatt, celle de Tourtemagne, le val d'Anniviers et le val d'Hérens. Plus loin les méandres du fleuve jusqu'à Martigny et, au-dessus, dans les Alpes de Savoie, la cime du mont Buet, si majestueuse, si belle de lignes et dominant toute la vallée du Rhône.

Ah ! le doux plaisir de se trouver à quelques mille pieds au-dessus des cabarets, des cafés et des journaux, de sentir le néant des petitesses humaines, d'oublier les laideurs, les préoccupations, les niaiseries d'en bas, de céder sans arrière-pensée à l'admiration qui s'impose et aux naïfs entraînements du cœur ! Jamais Poussin ne vit la nature plus belle. Jamais le pinceau le plus subtil ne parviendra à fixer sur la toile cette haute poésie. Comme un grand livre ouvert, les Alpes semblent nous dérouler au loin l'histoire mystérieuse de la création, et si Calame a osé en détacher quelques pages, il faut pour les animer et les comprendre tout le souvenir de ce magnifique spectacle entrevu de là haut, au souffle frais du matin, dans l'épanouissement intime de l'âme et de la pensée.

Inondés de soleil et ragaillardis par les gorgées de vin tété au goulot des bariollets, nous descendons. Aux rocallles succèdent les pâtu-

rages. Le retour s'effectue par l'alpe de Torrent. Voici le chalet et l'hospitalité montagnarde. On se presse, on se heurte autour des bols de lait chaud. Un vaste pique-nique s'organise, les sacs aux provisions sont mis au pillage, les vaisselles alignées sur les gazon,

Et c'est un bruit charmant de verres, de fourchettes,
Comme des becs d'oiseaux picotant les assiettes.

Les repas si longuement décrits par Homère auraient paru maigre pitance aux brillants appétits du Torrenthorn. Le meurtre des volailles, les pâtés dévorés à belles dents, l'éclat des flacons que l'on débouche, les crèmes épaisses puisées dans les cuillères de bois sculpté, les rôties au fromage, les séracs blancs fraîchement sortis des chaudières et grillés sur la braise, à eux seuls les incidents et les surprises de ce festin pantagruélique rempliraient l'Illiade.

Puis c'est la rentrée au petit pas, la joue enluminée, les chants entonnés en choeur, les vivats saluant Loëche que l'on vient d'entrevoir au fond d'une ravine.

Nous laissons les mulets suivre les chemins tracés. Il y a dans les broussailles et les bruyères des voix qui nous appellent. N'en déplaise aux doctes et aux sages, la fable du lièvre et de la tortue, nous a toujours paru des moindres que La Fontaine ait écrites. Partir à point par le chemin le plus court, le long des rails d'un chemin de fer ! Le vrai touriste ne connaît pas de plus grosses hérésies. La Fontaine lui-même,

qui flâna toute sa vie, estimait fort peu cette morale, bonne pour les commis-voyageurs. La fable a du reste une version nouvelle, et c'est ainsi que le peintre Emile Benassis la racontait à un de nos confrères, lequel la transcrivit sur ses tablettes :

Le lièvre et la tortue jouèrent un jour à courir. — On part; la tortue se hâte lentement et va son train d'homme politique. La lièvre broute les fleurs qui sentent bon, regarde l'eau, contemple le soleil, se roule dans l'herbe fraîche et perd un temps précieux, en vrai poète qu'il est, à se gratter le bout du nez, assis sur ses pattes de derrière.

En fin de compte la tortue arrive : « J'ai gagné, » crie-t-elle vaniteusement au pauvre lièvre.

Mais celui-ci, tirant un morceau de papier de son oreille roulée en cornet : « Oui, tortue, tu as gagné, mais moi j'ai fait un sonnet en route ! »

Chers lecteurs, c'est là précisément notre cas. Au premier détour, entre deux haies d'églantiers odorants, au milieu des chants d'oiseaux et des bourdonnements d'insectes, nous avons rencontré cette muse « aux yeux verts » qui inspirait à la Béotie des poèmes si candides. Ah, si dans ces vers nous avions pu glisser un peu de cette poésie puisée à la source de là-haut !



Au Torrenthorn.

Sonnet.

—

Montagne doux-fleurante , aux larges flancs paisibles,
 Lorsqu'à l'aube, partout, de l'azur et du feu
 Emergent autour de toi les pics immarcessibles
 Comme les fleurons d'or d'un diadème bleu ;

Quand la nuit déchirée — en longues avalanches
 Laisse épandre sur nous les rayons du soleil,
 Et qu'au loin les glaciers avec leurs ailes blanches
 Semblent des séraphins assis au bord du ciel ;

L'œil ébloui se ferme en cette étreinte vive
 Et l'âme libre alors du lien qui la captive
 Jusqu'au trône de Dieu s'élève par degré.

Elle croit du grand jour voir l'aurore éternelle,
 Et, vêtu des splendeurs que saint Jean nous révèle,
 Sur un nouveau Thabor, le Christ transfiguré.

H. FLAMAN.

— — — — —

HOTELS DE PREMIER RANG A LOÈCHE-LES-BAINS

Nous suivons l'ordre alphabétique.

— — — — —

HOTEL DE FRANCE. Cet hôtel de premier ordre, tenu par le propriétaire, M. J. Zufferey, présente aux baigneurs et aux touristes tout le confort désirable et se recommande encore par sa situation favorisée. A proximité de la grande source de St-Lanrent, au milieu des principaux établissements de bains, il communique avec un de ceux-ci par une galerie fermée. — Belle vue sur les plus beaux environs. — 59 chambres. — Bureaux de poste et de télégraphe dans la maison. — Prix modérés.

HOTEL DES FRÈRES BRUNNER. Cet hôtel, tenu par M. Christophe Brunner, propriétaire, renferme avec sa dépendance 96 chambres. Une belle maison de bains, attenante à l'hôtel, vient d'être construite. Elle contient deux vastes piscines où peuvent se baigner 90 personnes ; des bains particuliers pour familles ; douches diverses, etc.

Cet hôtel, nouvellement aménagé, est situé dans une position fort avantageuse et à proximité de la grande place. Confort et prix modérés. — Belle vue.

HOTELS DE PREMIER RANG A LOÈCHE-LES-BAINS

Nous suivons l'ordre alphabétique.

HOTEL MAISON BLANCHE. Cet hôtel, tenu par le propriétaire, M. Alexis Brunner, est situé sur la place principale de Loèche, près de la célèbre source de Saint-Laurent. Une large et agréable terrasse distingue cet hôtel de tous les autres. — Vaste dépendance (autrefois **Hôtel du Grand-Bain**). — 100 chambres. — Salons particuliers. — Belle et spacieuse salle à manger. — Café-billard.

L'hôtel de la Maison Blanche est le seul correspondant avec le Grand Bain neuf par une galerie. La dépendance de l'hôtel est en outre attenante à cet établissement thermal.

HOTEL DE L'UNION. Cet hôtel, tenu par le propriét^{re}, M. Th. Loretan, contient 70 chambres avec salons particuliers. Une galerie couverte conduit de l'hôtel au Bain Werra (quatre grandes piscines, piscines particulières, douches, etc.)

Agréablement situé au-dessus de grandes prairies qui forment les abords de Loèche, à proximité de la place, cet hôtel offre de précieux avantages aux touristes par la beauté du site et aux baigneurs qui recherchent un séjour tranquille.

Nous ne mentionnons pas deux autres hôtels, aujourd'hui en liquidation. — Voir au verso les hôtels de second rang.

HOTELS DE SECOND RANG A LOÈCHE-LES-BAINS

Nous suivons l'ordre alphabétique.

HOTEL DE LA CROIX FÉDÉRALE, tenu par le propriétaire, M. P. Meichtry. Cet hôtel-chalet, situé près du bain St-Laurent, contient 23 chambres et dispose de plusieurs logements dans les maisons avoisinantes.

Le prix de la pension et du logement est fixé à 4 fr. par jour.

HOTEL DU GUILLAUME-TELL, ^{tenu} par le propriétaire, M. Aloyse Tschop. Cet hôtel contient aujourd'hui 20 chambres ; il sera prochainement agrandi et en renfermera 36. Sa situation est à proximité du bain St-Laurent. Confort et modicité des prix. Pension et logement 4 fr. par jour.

TABLEAU DES COURSES

qui peuvent se faire de Loèche-les-Bains.

ASCENSION de l'Altels (3634 m.), 8 heures ; — du Balmhorn (3688 m.), 10 heures ; — du Rinderhorn (3466 m.), 6 heures ; — du Wildstroubel (3247 m.) 7 heures ; — du Troubelstock, 6 heures ; — du **Torrenthorn**, 4 heures ; — du Guggerhubel, 3 heures.

PROMENADES à la cascade de la Dala, 3/4 d'heure ; — aux Echelles, 1/2 heure ; — à Albinen, par les Echelles, 2 heures ; — aux Grottes de Messon, 1 heure ; — au Pas-du-Loup, 3/4 d'heure ; — à Majieng, 2 heures ; — à l'Alpe de Torrent, 1 1/2 heure ; — à Folieret, 1 1/2 heure ; — à la vallée de Tempé, 1 1/2 heure ; — à l'Alpe de Clavinest, 2 heures ; — à l'Alpe de Larschi, 1 1/2 heure ; — au pied de la Gemmi, 1 heure ; — au lac de Daube (2206 m.), sur la Gemmi, 2 1/2 heures.

COURSES au glacier de la Dala, 3 heures ; — au glacier de Flue, 4 heures ; — au glacier de Loemmera, 4 heures ; — à Schwarbach, 3 heures ; — Zun Stock, 5 heures ; — Kandersteg, 6 heures ; — Fruttigen, par Engstligen et Adelboden, 12 heures ; — la Lenk, par le Wildstroubel, 12 heures ; — Ried (Loetschen), par le Runnenpass, 6 heures ; — Ried (Loetschen), par le Restipass, 7 heures ; — Loèche-Ville et la Souste, 3 heures ; — Sierre, par Varonne, 4 heures ; — Tourtémagne, cascade, 4 heures.

Librairie GALERINI, à Sion

SUCCURSALES A LOÈCHE-LES-BAINS

à Martigny et à Sierre (gare).

CARTES DU VALAIS

SPÉCIMENS DE LA FLORE ALPESTRE

PAPÉTERIE

GUIDES & ITINÉRAIRES
